

OEUVRES CHOISIES
DE M. EUGÈNE SUE.

MATHILDE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME.

INTRODUCTION.

CHAPITRE I.

LE CAFÉ LEBŒUF.

Vers la fin du mois de novembre 1838, on voyait (et l'on voit probablement encore) un modeste café appelé le *café Lebœuf*, situé rue Saint-Louis, au Marais, en face du vieil hôtel d'Orbesson, vaste et triste demeure, mise en location après avoir été habitée pendant plusieurs générations par une ancienne famille de robe.

Son dernier propriétaire, le président d'Orbesson, était mort peu de mois après la Restauration.

Au mois d'octobre 1838, les écrivains disparurent, et un locataire vint prendre possession de ce sombre édifice, bâtiment à deux étages entre cour et jardin. Une grande porte vermoulue, flanquée de deux pavillons servant de commun, s'ouvrait sur la rue.

L'hôtel d'Orbesson, quoique habité, paraissait toujours désert et abandonné.

Une herbe épaisse continuait de pousser sur le seuil de la grande porte, qui ne s'était jamais ouverte depuis l'arrivée du dernier locataire, le *colonel Ulrik*.

Dans les quartiers populeux ou élégants de Paris, on est à peu près à l'abri de la médisance ou de la curiosité de ses voisins. Chacun est trop occupé de ses travaux et de ses plaisirs pour perdre un temps précieux à ces commentaires fabuleux, à cet espionnage hargneux et incessant qui fait les délices de la province.

Il n'en est pas ainsi dans certains quartiers retirés, généralement peuplés de petits rentiers ou d'anciens employés, gens éminemment oisifs et passionnés du merveilleux, toujours préoccupés de l'impérieux besoin de savoir ce qui se passe dans la rue ou chez les autres.

On doit le dire à la louange de ces honnêtes bourgeois, si jaloux d'exercer leur imagination, ils ne sont pas très exigeants sur l'importance des faits qu'ils aiment à *poétiser* à leur manière. La moindre particularité leur suffit pour étayer les plus formidables histoires, dont ils vivent heureux et satisfaits pendant plusieurs mois.

Mais si la personne qu'ils épient s'opiniâtre à ne pas même leur donner le prétexte d'une fable, si elle s'environne d'un mystère impénétrable, la curiosité des oisifs, refoulée, comprimée, ne trouvant pas d'issue, s'exalte jusqu'à la frénésie. Pour assouvir leur passion favorite, ils ne reculent alors devant aucune extrémité.

Depuis trois mois qu'il habitait le Marais, le colonel Ulrik avait réussi à exciter cette espèce de curiosité furibonde chez ses voisins, presque tous habitués du *café Lebœuf*, situé, ainsi que nous l'avons dit, en face de l'hôtel d'Orbesson.

Rien ne semblait plus extraordinaire que la vie du colonel : ses fenêtres étaient toujours fermées ; jamais il ne sortait de chez lui, à moins que ce ne fût mystérieusement, sans doute par une petite porte du jardin qui s'ouvrait sur une ruelle déserte. Son domestique paraissait un grand homme à l'air rébarbatif.

Chaque matin, une petite porte de service recevait un panier de provisions qu'un restaurateur des environs avait été chargé de fournir, et se refermait aussitôt.

Réduits à exploiter cette seule circonstance, les curieux gagnèrent le pourvoyeur, et tachèrent de présumer des mœurs et du caractère du colonel par l'examen des provisions qu'on lui apportait.

Malgré leur esprit inventif, les habitués du *café Lebœuf* ne purent asseoir aucune sérieuse hypothèse sur ces renseignements.

Le colonel semblait se nourrir d'une manière très simple et très sobre. Pourtant, quelques gens d'imagination lais-

sèrent entendre qu'il pouvait bien manger crue la volaille qu'on lui apportait. On ne donna, pour le moment du moins, aucune suite à ces insinuations, qui ne parurent pas manquer de profondeur.

Dernière et importante remarque : Jamais le facteur de la poste n'avait apporté une seule lettre à l'hôtel d'Orbesson. Personne, depuis trois mois, n'avait franchi le seuil de cette demeure.

On pense que bien des ruses avaient été ourdies pour arracher quelques mots au domestique du colonel, ou pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur de l'hôtel.

Toutes ces entreprises furent vaines. Les voisins, réduits à une sorte d'observation armée, de surveillance continue, établirent le centre de leurs opérations au café Leboeuf.

À la tête des curieux étaient les deux frères Godet, célibataires, ex-employés à la loterie. Depuis l'arrivée du colonel à l'hôtel d'Orbesson, ces deux vieux garçons avaient trouvé un but ou un prétexte à leur vie, jusqu'alors assez décolorée. Acharnés à découvrir quel était le mystérieux inconnu, chaque jour ils formaient de nouveaux projets, ils tentaient de nouveaux efforts pour pénétrer l'énigme vivante qui les affolait.

Madame veuve Leboeuf, hôtesse du café, servait d'auxiliaire aux deux frères. Retranchée derrière les bocaux de cerises et les bols d'argent qui ornaient son comptoir, sans cesse elle avait ses gros yeux braqués sur les portes de l'hôtel.

Si l'on s'étonne de cette persévérance à épier dans le désert, on oublie que la vanité même de l'espionnage de nos oisifs devait servir de puissant aiguillon à leur curiosité. Chaque jour ils s'attendaient à dévoiler quelques faits importants.

Nous l'avons dit, on était à la fin du mois de décembre.

Midi venait de sonner à la pendule du café ; madame Leboeuf, le nez appliqué aux vitres, partageait son attention entre la neige qui tombait à gros flocons et la porte de l'hôtel d'Orbesson.

La veuve s'étonnait de n'avoir pas encore vu les deux frères Godet, ses fidèles habitués, qui chaque matin venaient régulièrement déjeuner chez elle.

Enfin elle les vit passer devant ses fenêtres ; ils entrèrent, et se débarrassèrent de leurs manteaux couverts de neige.

— Bon Dieu ! monsieur Godet l'ainé, qu'avez-vous donc au front ? — s'écria la veuve en voyant le bandeau qui enveloppait la tête de son habitué.

Monsieur Godet l'ainé était un gros homme chauve, au teint coloré, au ventre proéminent, à la physionomie importante et dogmatique. Il souleva un peu la bande de soie noire qui cachait son œil gauche, et répondit d'un air indigné, avec une voix de basse-taille qui eût fait honneur à un chantre de cathédrale :

— C'est de la façon de ce monstre de *Robin des Bois* !

(Les curieux du café Leboeuf avaient ainsi ingénieusement baptisé l'habitant de l'hôtel d'Orbesson.)

— C'est de la façon de ce monstre de *Robin des Bois* ! — répéta monsieur Godet le cadet, véritable écho de son frère.

— Bon Dieu du ciel ! racontez-moi donc vite comment cela vous est arrivé ! — s'écria madame Leboeuf frémissant d'impatience.

— C'est bien simple, ma chère madame Leboeuf, — dit l'ex-employé. — Il fallait en finir avec cet aventurier, ce vagabond, ce coureur, qui se tapit dans sa tanière comme une véritable bête farouche. (Et si je l'appelle bête farouche, je n'attaque en rien ni son honneur ni sa moralité ; seulement je pose cette simple question : « S'il ne faisait pas du mal ou s'il n'en avait jamais fait, pourquoi se cacherait-il comme une véritable bête farouche ? »)

Après cette triomphale parenthèse, monsieur Godet l'ainé écarta de nouveau le bandeau de son œil gauche.

— Au fait, pourquoi se cacherait-il ? — répétèrent les habitués attentifs.

— Mais voilà bien le gouvernement, — reprit monsieur

Godet avec amertume ; — il sait traquer, trouver, arrêter des conspirateurs ; mais quand il s'agit du salut, de la tranquillité de paisibles bourgeois, serviteur de tout mon cœur ! il n'y a pas plus de sergens de ville ou de commissaires de police que chez les sauvages !

— Que chez les sauvages ! — répéta monsieur Godet puiné.

— Dans les dangereuses conjonctures où nous nous trouvons, abandonné à mes propres forces, ma pauvre madame Leboeuf, — reprit monsieur Godet l'ainé, — qu'ai-je fait, qu'ai-je dû faire ? Le voici. Je me suis dit : Godet, tu es un honnête homme, tu as à accomplir un devoir, un grand devoir ; fais ce que dois, advienne que pourra, Godet... Il y a dans ton voisinage un vagabond, un aventurier, un coureur qui, à la face de toute une rue, de tout un quartier, ose se celer effrontément, depuis des semaines, depuis des mois, sans que le gouvernement fasse rien pour mettre un terme à ce scandale public !!!

— Le fait est que c'est un scandale ! — dit madame Leboeuf ; — il est impossible de savoir ce que font des voisins qui ne se montrent jamais. Alors on est bien forcé d'en dire du mal !

— C'est un affreux scandale ! — reprit monsieur Godet l'ainé ; — je ne le dis pas seulement, je le prouve : il est évident, il est palpable que cet aventurier fait litière de la manière de penser de ses concitoyens, en s'obstinant à échapper à leur appréciation sévère, mais équitable. L'homme propose... mais Dieu dispose...

Madame Leboeuf, ne saisissant pas l'à-propos de cette citation philosophique, et impatiente d'arriver à l'action, s'écria :

— C'est bien vrai... monsieur Godet ; mais par quel motif avez-vous donc ce bandeau sur l'œil ?

— M'y voici, ma chère dame Leboeuf. Hier j'appelai mon frère, mon digne frère ; je lui dis : Dieu donné, il faut que cet abus intolérable ait une fin ; il faut, dussions-nous y laisser notre vie, il faut que nous sachions quel est cet aventurier. Je ne te le cache pas, mon frère, dis-je à Dieu donné, c'est pour moi une question de santé. Depuis trois mois que ce coureur habite ce quartier, depuis que je cherche en vain à savoir ce qu'il est, ce qu'il fait, je ne vis pas, je suis dévoré d'inquiétudes ; j'ai des rêves atroces, des cauchemars abominables. Je ne pense qu'à ce mystérieux inconnu. C'est à ce point que mes fonctions physiques s'en altèrent. Oui, ma pauvre madame Leboeuf, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier, mes fonctions s'en altèrent. Aussi me suis-je dit : Godet, tu ne seras pas assez bourreau de toi-même pour creuser ta tombe pour le bon plaisir de cet aventurier ! Ce mystère t'agite outre mesure, Godet ! eh bien ! dévoile ce mystère, et tu seras digne de reconquérir ton repos, que ce vagabond a méchamment troublé. Ce qui fut dit fut fait, ma chère madame Leboeuf. Hier, à la nuit tombante, j'emprunte une échelle à notre voisin le menuisier ; je traverse la rue avec Dieu donné ; nous entrons dans la ruelle où s'ouvre la petite porte du jardin de *Robin des Bois* ; j'applique l'échelle à la muraille, je monte ; il faisait encore assez de jour pour voir dans le jardin et dans l'intérieur de la maison.

— Eh bien ? — s'écria madame Leboeuf.

— Eh bien ! madame, au moment où j'avançais la tête afin de regarder par dessus la crête du mur, un coup de fusil part...

— Dieu du ciel ! un coup de fusil ! — s'écria la veuve.

— Un véritable coup de fusil, madame, un véritable attentat à mon existence particulière. Mon chapeau tombe, je me sens frappé au front et à l'œil comme si j'avais reçu un millier de pointes d'épingles à bout portant, et j'entends la voix (je te reconnais entre mille), j'entends la voix du janissaire, du séide de cet aventurier, qui s'écrie avec un accent féroce et railleur : « Une autre fois, au lieu de c'en drée, ce sera du gros plomb ; une autre fois, au lieu de » tirer au chapeau, on tirera au visage... » Voilà, ma pauvre madame Leboeuf, où nous en sommes réduits avec le gouvernement. Vous le voyez, on vient massacrer les

bourgeois paisibles jusque sur la crête des murs... les plus élevés !

— Mais c'est un assassinat ! — s'écrièrent les habitués.

— Ah ! le monstre d'homme ! — dit madame Lebœuf. — Il faut aller chez le commissaire, monsieur Godet, il faut avoir des témoins.

— C'est justement ce que je me disais à part moi, en descendant précipitamment de mon échelle, ma chère madame Lebœuf ; oui... je me disais : Godet, il faut que tu ailles à l'instant déposer ta plainte chez le magistrat. Mais vous allez voir comment nous sommes gouvernés. Un quart d'heure après, j'entraîs chez monsieur le commissaire au moment où on allumait sa lanterne... sa lanterne ! emblème dérisoire, s'il voulait signifier la clairvoyance de ce fonctionnaire. J'apportais avec moi les pièces de conviction, mon chapeau troué et mon front tout bleu...

— Eh bien ?

— Eh bien ! madame Lebœuf, le commissaire m'a dit, il a eu l'impudeur de me dire que je n'avais eu que ce que je méritais, et que, sans la considération dont je jouissais dans le quartier depuis vingt-deux ans et quelques mois, il aurait été forcé de me poursuivre comme coupable d'escalade nocturne dans une maison habitée.

— Quelle horreur ! — s'écria madame Lebœuf.

— Ainsi, — reprit monsieur Godet l'aîné avec une ironie amère et une emphase cicéronienne, — ainsi un aventurier pourra venir insolemment exciter la curiosité publique en dissimulant sa personne, et un bourgeois honnête, bien famé, sera fusillé, impunément fusillé, parce qu'il aura tenté de sortir de l'état d'angoisse, d'inquiétude, de perplexité où le plonge l'ignorance d'un mystère qui importe peut-être au salut public ! Ecoutez, madame Lebœuf, — ajouta monsieur Godet d'un ton d'oracle en se dressant de toute sa hauteur, — un grand homme l'a dit, je ne sais plus lequel, mais c'est égal, un grand homme l'a dit : *La maison de tout citoyen doit être de verre*. Je donne l'exemple, qu'on m'imité ; ma maison est de verre, un véritable bocal : qu'on y plonge la vue, et l'on m'y verra dévoué au repos de mes concitoyens... on...

Monsieur Godet ne put terminer sa philippique.

Un fait foudroyant lui coupa la parole.

Une très belle voiture, largement armoriée, attelée de deux beaux chevaux, s'arrêta devant la grande porte de l'hôtel d'Orbesson.

Cette voiture était venue au pas ; ses persiennes levées annonçaient qu'elle était vide ; un chasseur richement galonné descendit du siège où il était assis, à côté du cocher, vêtu d'une pelisse amarante fourrée.

A peine le chasseur eut-il touché le marteau de la porte, que, pour la première fois depuis trois mois, elle s'ouvrit pour recevoir la voiture, et se referma aussitôt.

Les oisifs du café Lebœuf se regardèrent d'un air ébahi.

Ils allaient sans doute se livrer à des commentaires exorbitants, lorsque la porte se rouvrit de nouveau.

La voiture sortit rapidement ; l'on put y voir, nonchalamment assis, un homme jeune encore, d'une figure très basanée. Il portait un uniforme de hussard, blanc, à collet bleu, couvert de broderies d'or. A son cou et sur sa poitrine brillaient des croix et des plaques d'ordres étrangers.

— Ah ça ! *Robin des Bois* est donc un grand seigneur d'un pays lointain ? — s'écria monsieur Godet l'aîné.

— Il a une assez belle figure, mais l'air bien insolent, — dit madame Lebœuf.

— Avez-vous vu ses deux *crachats*, l'un en or, l'autre en argent ? — dit monsieur Godet le cadet.

— Tiens... tiens... tiens !... moi qui croyais au fond de ma pensée que, malgré son titre de colonel, l'aventurier, le coureur, le vagabond était quelque chose comme un banqueroutier retiré, — ajoute monsieur Godet l'aîné en sifflant entre ses dents.

— Une idée, messieurs ! — s'écria madame Lebœuf. — C'est peut-être un acteur ! J'ai vu au Cirque-Olympique des écuyers habillés dans ce genre-là.

— Mais cette magnifique voiture, — dit monsieur Godet, — elle appartiendrait donc à la troupe ? Et d'ailleurs on ne joue pas la comédie en plein jour.

— Mais j'y pense, — dit madame Lebœuf ; — peut-être ce vilain homme qui habite avec *Robin des Bois* vous laissera-t-il entrer, maintenant que son maître est sorti.

— Vous avez raison, ma chère madame Lebœuf, — dit monsieur Godet ; — vous avez raison ; mais sous quel prétexte m'introduirai-je dans ce domicile ?

— Vous n'avez qu'à dire que vous venez lui faire des excuses de ce qui s'est passé hier, — dit timidement Godet le puîné.

— Comment ! des excuses... de ce qu'il a manqué de m'emborgner ? Vous êtes fou, Dieudonné. Je vais au contraire lui déposer ma plainte de son incivilité d'hier ; ce sera un moyen d'engager la conversation. Vous allez voir.

Ce disant, monsieur Godet sortit et frappa à la petite porte.

La sombre figure du domestique du colonel Ulrik parut au guichet.

— Que voulez-vous ? — dit-il.

— C'est moi qui, hier, ai reçu...

— Vous en recevrez bien d'autres, si vous y revenez, — répondit le domestique en fermant brusquement le guichet.

Monsieur Godet, désappointé, revint trouver ses complices. On continuait de faire, au café Lebœuf, les suppositions les plus inouïes sur le colonel Ulrik, lorsque cet intéressant sujet de conversation fut interrompu par le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant l'hôtel d'Orbesson.

Le colonel rentrait. — Un moment après, la voiture qui l'avait amené ressortit au pas.

Monsieur Godet la suivit ; il tenta d'engager la conversation avec le cocher et le chasseur ; il n'en put tirer un seul mot, soit que ces gens n'entendissent pas le français, soit qu'ils ne voulussent pas répondre au questionnaire.

Monsieur Godet et ses amis conclurent de ce silence obstiné, que le colonel était servi par des muets, ce qui augmenta infiniment la terreur qu'il inspirait.

Cette voiture lui appartenait-elle ? Il fut impossible de résoudre cette question.

Le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, les habitués du café attendirent en vain le carrosse ; il ne reparut plus.

Rien ne semblait changé dans les habitudes solitaires de Robin des Bois. La curiosité des frères Godet était encore plus violemment excitée depuis qu'ils savaient que le colonel était jeune, beau, et sans doute dans une position sociale élevée.

On ne lui prodigua plus les épithètes de vagabond et d'aventurier, on se contenta de l'appeler Robin des Bois, ce surnom paraissant décidément très en rapport avec sa mystérieuse existence.

Une nouvelle fantaisie vint tourmenter les deux frères Godet : il s'agissait de découvrir si le colonel, qu'on n'avait jamais vu passer dans la rue, sortait de chez lui par la porte de la ruelle.

Deux polissons, placés en vedette à chaque bout du passage sous le prétexte apparent de jouer aux billes, furent secrètement chargés de remarquer si quelqu'un paraissait à la petite porte.

Durant trois jours les enfants restèrent fidèlement à leur poste, ils n'aperçurent personne.

Les frères Godet, entraînés par le démon de la curiosité, qui devait les pousser à bien d'autres entreprises téméraires, eurent la patience de s'embusquer à leur tour pendant deux journées entières à l'entrée de la ruelle, pour contrôler le rapport des enfants ; ils ne virent non plus ni sortir, ni entrer personne.

La neige avait été remplacée par une forte gelée, on ne pouvait donc reconnaître aucune trace de pas dans la ruelle.

Les habitués du café Lebœuf conclurent victorieusement

que si Robin des Bois ne sortait pas le jour, il devait sortir la nuit.

Afin de s'en assurer, monsieur Godet l'aîné eut recours à un stratagème que le Dernier des Mohicans eût certainement employé pour surprendre l'empreinte des mocassins d'un guerrier tewton.

Un soir, par une nuit obscure, les deux frères étendirent devant la petite porte du jardin, et dans la largeur de la ruelle, une épaisse couche de cendre également battue, et se retirèrent enchantés de leur invention.

On ne saurait dire avec quelle inquiétude, avec quelle angoisse, le lendemain matin, au point du jour, ils coururent à la ruelle... Plus de doute... Robin des Bois sortait la nuit ! Ses pas imprimés sur la cendre l'avaient trahi !

Certains de ce fait, les deux frères n'eurent plus qu'à renouveler leur expérimentation pour savoir si les promenades du colonel étaient quotidiennes, fréquentes ou rares.

Ils acquirent bientôt ainsi la conviction que le colonel sortait chaque soir, que les nuits fussent belles ou pluvieuses.

Où allait-il ainsi ?

Les gens les moins curieux le seraient devenus sur ces indices.

Les habitués du café Leboeuf se réunirent en conseil extraordinaire ; il fut résolu que les frères Godet, toujours intrépides, attendraient la première nuit obscure pour s'embusquer aux deux bouts de la ruelle.

Ainsi traqué, le colonel devait nécessairement passer devant l'un ou l'autre des deux curieux, qui se mettraient alors à sa piste avec les plus grandes précautions, de peur d'être surpris ; Robin des Bois, à en juger par la manière dont il accueillait les escalades, ne devant pas être très-jaloux d'initier les étrangers aux habitudes de sa vie mystérieuse.

CHAPITRE II.

LA LETTRE.

Le lendemain de l'expédition projetée par les deux frères, madame Leboeuf, dans son impatience, s'était levée plus tôt que de coutume ; elle se promenait de son comptoir à la porte et de la porte à son comptoir avec une inquiétude inexprimable.

Les frères Godet avaient-ils réussi dans leur entreprise ? avaient-ils couru quelques dangers ?

A mesure que les habitués arrivaient, la curiosité générale augmentait.

L'un des oisifs, après avoir réfléchi toute la nuit et résumé les antécédents connus du colonel, avait d'abord déclaré qu'il ne pouvait être qu'un espion du haut parage.

Cette idée lumineuse fut victorieusement réfutée par un auditeur, qui fit observer que, selon toutes les apparences, Robin des Bois ne sortait jamais que la nuit, il lui devenait difficile de faire cet honnête métier.

L'opiniâtre bourgeois répondit à cette objection que le colonel n'agissait ainsi que pour écarter tout soupçon, ce qui rendait son espionnage plus dangereux encore.

Malgré l'intérêt de cette discussion, loin d'oublier les deux frères, on s'étonnait de leur longue absence ; il était midi, ni l'un ni l'autre n'avaient encore paru.

Madame Leboeuf se rappela l'histoire du coup de fusil ; redoutant quelque dénouement tragique, elle allait envoyer son garçon de café savoir des nouvelles de messieurs Godet, lorsqu'ils parurent.

Ils furent accueillis par un cri général de curiosité : — Hé bien ? hé bien ?

— Hé bien ! nous en avons appris de belles, — répondit monsieur Godet aîné d'un air sinistre. Alors seulement on s'aperçut que les deux frères étaient pâles comme des spectres. Fallait-il attribuer cette pâleur aux fatigues de la nuit

précédente ou aux ressentiments de quelque grand danger ? La narration de Godet l'aîné va nous l'apprendre.

Les habitués du café se formèrent en cercle autour de lui ; il commença :

— Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, qu'ayant courageusement voué ma vie à la découverte du ténébreux mystère qui, j'ose l'affirmer, importe à tous les honnêtes gens, il...

Alors, ne dites pas, — fit observer sagement un auditeur.

— Comment ? — répondit monsieur Godet.

— Sans doute, — répondit l'habitué, — vous vous écriez : Je n'ai pas besoin de vous dire !... et puis vous dites tout de même... Alors...

— C'est bon, mais c'est bon ! — cria-t-on tout d'une voix.

— Vous ne dites que des sottises, monsieur Dumoit ; continuez donc, monsieur Godet, continuez, nous vous écoutons de toutes nos forces.

— Hier, donc, — reprit monsieur Godet, — à la nuit tombante, moi et Dieudonné, nous nous embusquâmes aux deux issues de la ruelle, bien décidés à pénétrer ce susdit ténébreux mystère. L'horloge de la paroisse sonna sept heures... rien ; huit heures... rien ; neuf heures... rien ; dix heures... rien ; onze heures... rien.

— Quel dévouement ! attendre si longtemps par le froid ! — s'écria l'auditoire.

— Comme vous auriez eu besoin d'un bon bol de vin chaud ! — soupira madame Leboeuf.

— Je ne m'étonnai pas ! — reprit monsieur Godet d'un ton doctoral. — Non, eh bien ! moi, messieurs, je ne m'étonnai pas de ce retard ; je m'y attendais. Je m'étais dit : Godet, si quelque chose doit se passer, je dois te prévenir que cela se passera à minuit ; c'est ordinairement l'heure criminelle de certaines entreprises... que... Mais n'anticipons pas. Minuit venait donc à peine de sonner, lorsque j'entends distinctement cric, crac, et on ouvre la serrure de la petite porte.

— Ah ! enfin !... — dit l'auditoire.

— Comme le cœur a dû vous battre, monsieur Godet !... — reprit la limonadière. — Je me serais trouvée mal, moi.

— La nature m'ayant donné la faculté du courage, que tout Français porte en soi, ma chère madame Leboeuf, je croisai bien ma redingote, et je me préparai à suivre notre homme ; seulement je sentis une légère sueur froide qui me monta au front, ce que j'attribuai à l'effet de la température extérieure. J'entendis Robin des Bois... ou plutôt non. Il n'est plus même digne de ce surnom ; il doit en porter un, cette fois bien mérité et cent fois plus terrible. Mais n'anticipons pas... J'entendis donc Robin des Bois venir de mon côté ; il avait un pas singulier, effrayant, un pas que j'oserais presque appeler bourrelé de remords. Je suspends ma respiration ; je m'efface le long de la muraille : il faisait si noir qu'il ne me voit pas. Il passe, et je commence à m'attacher à ses pas avec la ténacité du chien qui poursuit sa proie, si j'ose m'exprimer ainsi. Dieudonné, qui l'avait entendu se diriger de mon côté, accourt, et nous suivons notre homme ou plutôt notre... Mais n'anticipons pas... Nous marchons, nous marchons, nous marchons... Dieu ! fallait-il qu'il fût bourrelé, ce malheureux-là ! pour ne pas s'apercevoir que nous étions sur ses talons !

— C'est à faire dresser les cheveux sur la tête, — dit la veuve, — quand je pense qu'il pouvait vous apercevoir !

— Dans ce cas-là, madame, j'avais une réponse toute prête, une réponse que j'avais soigneusement élaborée dans la prévision d'un conflit.

— Cette réponse ?

— Cette réponse était bien simple : la rue est à tout le monde, — répondit monsieur Godet d'un air héroïque.

— Comment était-il vêtu ? — demanda madame Leboeuf.

— Il me parut vêtu d'un manteau noir et d'un grand chapeau. Enfin, après des détours sans nombre, nous arrivons... devinez où ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, je vous le donne en dix mille.

— Nous jetons notre langue aux chiens ! — s'écrièrent comme un seul homme les habitués du café.

— Monsieur Godet, ayez pitié de nous ! — dit madame Lebœuf.

Le rentier, après avoir joui un moment de l'impatience générale, dit enfin d'un ton sépucral : — Nous arrivons... Ah ! messieurs...

— Mais dites donc !

— Nous arrivons au cimetière du Père-Lachaise.

— Au cimetière du Père-Lachaise!!! — répéta l'assemblée avec un accent d'horreur et d'effroi.

Madame Lebœuf fut si troublée, qu'elle se versa un verre de rhum pour se remettre de son émotion.

— Eh ! que pouvait-il aller faire au cimetière à cette heure ? Dieu du ciel ! — s'écria la veuve après avoir bu.

— Vous allez le voir, messieurs, vous n'allez que trop le voir. Nous arrivons à la porte du cimetière. Elle était fermée, bien entendu, ainsi que cela se doit dans le champ du repos, pour que rien n'y trouble la paix de la tombe de chacun. Alors notre homme, c'est à dire l'homme, car je repousse toute complicité, toute communauté avec un pareil monstre, l'homme sans doute armé d'une fausse clef, d'un rossignol, d'un monseigneur ou autre hideux instrument analogue à ses pareils, l'homme, dis-je, ouvre la porte et la referme après lui.

— Alors qu'avez-vous fait ? — demanda madame Lebœuf.

— Moi et Dieudonné, nous avons eu le courage d'attendre cet abominable sacrilège jusqu'à quatre heures du matin... Pendant ce temps-là nul doute qu'il n'ait employé son temps à des profanations abominables, à l'imitation de ce fameux mélodrame appelé le Vampire.

— Un Vampire ! — s'écria madame Lebœuf. — Est-ce que vous croyez qu'il y a encore des vampires ? Comment ! le voisin d'en face serait un vampire ? un vampire ! ah !... quelles horribles délices !

— Dieu merci, ma chère madame Lebœuf, je ne suis pas assez superstitieux pour croire aux vampires exagérés que le mélodrame nous montre ; mais je crois qu'on ne s'introduit pas la nuit dans des cimetières sans des motifs qui n'ont rien d'humain ni de naturel ; ce qui m'engage, en attendant mieux, à nommer Robin des Bois le Vampire. Et à ce propos j'éprouve le besoin de déclarer hautement que celui qui ne respecte pas l'abri des tombeaux finit tôt ou tard par y descendre, car la Providence atteint toujours le coupable, — ajouta philosophiquement monsieur Godet.

— Mais c'est tout simple, puisqu'on meurt tôt ou tard, — dit à demi-voix l'impitoyable critique de monsieur Godet.

Ce dernier lui lança un regard courroucé, et termina en ces termes :

— Lorsque l'homme que je ne crains pas d'appeler un vampire quitta le cimetière du Père-Lachaise, nous nous remîmes à le suivre, d'abord parce que c'était notre route, et ensuite parce que, dans le cas d'une mauvaise rencontre, il vaut mieux être trois que deux. Enfin, le Vampire revint d'où il était parti et rentra par la ruelle dans ce que j'ose appeler à peine son domicile... et d'où il repartira sans doute cette nuit pour continuer son tissu d'horreurs ténébreuses.

La narration de monsieur Godet ne satisfît pas complètement ses auditeurs.

Cette visite au cimetière, jointe à la brillante apparition du colonel dans une magnifique voiture, servit de nouveau texte aux inépuisables commentaires des habitués du café Lebœuf, et irrita davantage encore la curiosité générale.

A l'exception de la veuve, personne, il est vrai, ne croyait positivement aux vampires ; mais la conduite étrange du colonel n'en prêtait pas moins aux plus bizarres interprétations.

Au moment où la discussion était dans toute sa force, un facteur entra et remit une lettre à madame Lebœuf ; celle-ci, vu le froid rigoureux, daigna lui verser un verre d'eau-de-vie en manière de gratification.

Cette bonne action eut immédiatement sa récompense. Le facteur, tirant de sa boîte une assez grande enveloppe scellée d'un large cachet noir, dit à la veuve :

— Le voisin d'en face n'est pas une bonne pratique, car depuis trois mois je ne lui ai jamais porté une lettre ; mais en voici une qui en vaut bien plusieurs ! Eh ! eh ! il paraît qu'il aime mieux les gros morceaux que les petites bouchées, le colonel Ulrik, — ajouta le facteur d'un air capable.

— Messieurs ! messieurs ! une lettre pour le Vampire ! — s'écria madame Lebœuf en saisissant l'enveloppe et en l'élevant au-dessus de sa tête d'un air triomphant.

Les habitués accoururent et entourèrent le comptoir.

— Madame ! madame ! — s'écria le facteur ; et craignant un abus de confiance, il étendait la main pour reprendre sa lettre.

— Soyez tranquille, mon garçon ; nous ne lui ferons pas de mal, à cette enveloppe ! Laissez-nous seulement jeter un coup d'œil sur l'adresse.

— Un simple coup d'œil, — ajouta monsieur Godet. Et, saisissant la lettre dans ses mains tremblantes d'émotion, il la déposa précieusement sur le marbre du comptoir.

— Encore un verre d'eau-de-vie, mon garçon, — dit la veuve au facteur. — Qu'importe que vous remettiez cette lettre cinq minutes plus tard à son adresse !

Le facteur but son second verre d'eau-de-vie sans quitter sa lettre des yeux.

— Voyons, voyons, — dit la veuve, — quelle est l'adresse... — Elle lut : — *Monsieur le colonel Ulrich, 38, rue Saint-Louis, Paris.*

— Et le cachet, des armes ?

— Non, une losange pointillée.

— Et le timbre ? — demanda un autre curieux.

— De Paris, levée de midi, et un franc de port, vu son poids, — répondit le facteur. — Allons, maintenant, madame Lebœuf, vous l'avez assez vue, cette lettre, j'espère.

— Un moment, mon garçon, vous avez le nez bien rouge ; buvez donc encore un verre d'eau-de-vie. Il fait un froid terrible aujourd'hui.

— Merci ! merci ! madame Lebœuf, — dit le facteur. — Vite ! vite ! ma lettre !

Monsieur Godet et les habitués considéraient cette enveloppe avec une avidité presque farouche ; ils examinaient attentivement son papier épais, bleuâtre, glacé, son écriture fine et déliée.

Tout à coup la veuve appuya son nez camard sur la lettre, et s'écria : — Oh ! ça sent le musc, quelle horreur d'odeur !

Nous devons à la vérité de déclarer que cette enveloppe sentait extrêmement le vétiver ; mais pour certaines gens tout parfum est musc, et le musc est, par tradition, une abominable odeur.

Tous les nez des habitués du café Lebœuf se posèrent alternativement sur le paquet.

Il n'y eut qu'un cri : — Ça sent le musc !

— C'est une lettre de femme ! — s'écria monsieur Godet d'un air inspiré, — et d'une femme qui porte des odeurs.

— Pouah ! — fit la veuve Lebœuf avec une moue suprêmement dédaigneuse.

— Et qui, par là-dessus, n'affranchit pas une lettre de cette conséquence ! une lettre d'un franc de port ! — dit un autre habitué.

— C'est-à-dire que ça ne peut être qu'une pas grand-chose, qu'un rien du tout, — reprit madame Lebœuf en haussant les épaules. — Une créature qui porte des odeurs, et qui n'a pas seulement de quoi affranchir ses lettres !

— Attendez donc, attendez donc, — dit monsieur Godet en réfléchissant ; — cette petite écriture fine et couchée... le numéro avant la rue... oui ! oui !... plus de doute, cette lettre est d'une Anglaise !

Que pouvait avoir de commun une femme qui portait des odeurs, une Anglaise, avec un beau colonel étranger, qui ne sortait jamais le jour, et qui allait dans les cimetières pendant la nuit ?